

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

# L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,  
**JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.**  
 BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

**PRIX DES ABONNEMENTS :**

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.  
 Six mois, — . . . 10 » — 13 »  
 Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront complétés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

**Gare de Saumur (Service d'hiver, 9 novembre).****DÉPARTS DE SAUMUR POUR NANTES.**

3 heures 18 minutes du matin, Poste.  
 9 — 04 — — Omnibus.  
 4 — 35 — — soir, Express.  
 6 — 56 — — Omnibus.

Le train des samedis part d'Angers à 5 h. du soir et arrive à Saumur à 6 h. 21 m.

**DÉPARTS DE SAUMUR POUR PARIS.**

3 heures 07 minutes du matin, Mixte (prix réduit).  
 7 — 52 — — Omnibus-Mixte.  
 9 — 50 — — Express.  
 5 — 47 — — soir, Omnibus.  
 9 — 57 — — Poste.

**PRIX DES INSERTIONS :**

Dans les annonces . . . . . 20 c. la ligne.  
 Dans les réclames . . . . . 30 —  
 Dans les faits divers . . . . . 50 —  
 Dans toute autre partie du journal. 75 —

**ON S'ABONNE A SAUMUR,**

AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GAULTIER, JAVAUD et MILON, libraires. Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Etrangère, LAFFITE-BULLIER et C<sup>ie</sup>, place de la Bourse, 8.

**Chronique Politique.**

Il n'est plus douteux que l'Angleterre, qui a si brutalement repoussé le Congrès proposé par l'Empereur des Français, est parvenue à obtenir la réunion de la Conférence pour le règlement de la question danoise.

Cette réunion ne pourra probablement pas avoir lieu le 12 avril, comme les journaux anglais l'ont annoncé, mais ce ne sera un retard que de quelques jours, et lord Palmerston, ainsi que lord John Russell, auront obtenu par cette laborieuse négociation un premier triomphe qui pourrait bien sauver l'existence de ce ministère, malgré tout le mauvais vouloir manifesté par nos journaux officieux à l'égard de cette Conférence.

On sait maintenant que le gouvernement français y sera représenté, qu'il se prononcera pour le maintien des traités 1851-1852, en faveur de l'intégrité de la monarchie danoise, et que la fameuse proposition d'un appel au suffrage universel, dans les duchés, ne sera mise en avant que dans le cas où tout autre solution ne pourrait mettre d'accord les puissances.

On a répandu le bruit que le comte Walewski serait nommé plénipotentiaire à la Conférence de Londres; cette nouvelle n'est pas exacte.

Le gouvernement français ne veut pas se prêter à augmenter l'importance de cette réunion diplomatique.

D'un autre côté, si des plénipotentiaires étaient nommés, si le comte Walewski, par

exemple, devait représenter la France, ce serait changer la Conférence en Congrès au petit pied, revenir au projet de l'empereur Napoléon et se trouver entraînés à discuter d'autres questions que celle du Danemark; or, c'est précisément ce que veulent éviter les autres puissances.

Les ambassadeurs et ministres accrédités, en ce moment, à Londres, feront donc seuls partie de la Conférence.

On annonce de Copenhague que le 6, dans la soirée, MM. de Quaade et Krieger, plénipotentiaires danois, sont partis de cette capitale pour se rendre à Londres où ils vont participer aux travaux de la conférence chargée de régler la question dano-allemande.

La Gazette de Vienne, du 5 avril, publie un article sur la conférence exprimant des doutes sur la confiance que méritent les communications relatives au but poursuivi par les puissances intéressées dans la question des duchés. Au sujet de la position prise dans cette question par l'Autriche et la Prusse, l'article dit textuellement :

« L'Autriche et la Prusse ayant tiré l'épée pour le bonheur des duchés, elles ne pourront permettre qu'une lutte engagée pour l'indépendance sinon absolue, mais du moins relative, sinon matérielle, mais du moins morale des duchés, se termine sans que des garanties satisfaisantes dans la pratique soient obtenues. Ces garanties doivent assurer aux duchés la plus entière indépendance et une position absolument égale en droit à celle du reste du Danemark. Elle doit aussi assurer,

non-seulement leur union politique et, en outre, des rapports de protection entre eux et l'Allemagne.

« Il est vrai qu'il s'agit de ne pas formuler ces justes demandes d'une manière hautaine et de ne pas les poser et les développer de façon à les faire paraître inacceptables. L'Autriche prend part à la conférence avec le ferme espoir qu'il sera possible de résoudre la question d'une manière honorable et sans désavantage pour toutes les puissances intéressées.

« Dans le cas où il y aurait des sacrifices à faire, ces sacrifices devraient être faits dans la mesure de la justice et de l'équité. Le gouvernement autrichien veut éviter que l'obstination prolongée du Danemark donne au conflit actuel les proportions d'un conflit européen; c'est par cette raison qu'il doit juger utile et désirable que la majorité des puissances, prenant part à la conférence, s'unisse dans le but de trouver un arrangement profitable au lieu de compliquer, par l'immixtion d'autres éléments, le caractère d'une question qui est évidemment du ressort exclusif du droit public, ou de plaider en faveur de prétentions qui sont ou trop hardies ou trop timides.

« Le gouvernement autrichien a confiance dans l'intelligence et le bon vouloir des grandes puissances; il compte sur la coopération d'un puissant auxiliaire, qui est le besoin général de la paix. Il espère enfin que des efforts pour garantir les véritables intérêts des duchés seront justement appréciés dans toute l'Allemagne, dès que celle-ci se sera fait, à l'occasion de la conférence qui va s'ouvrir, une idée claire de la situation réelle de l'Europe. »

**BULLETIN DE LA GUERRE.**

La canonnade a été très-vive, pendant toute la journée du 4 avril, entre les batteries prussiennes et l'artillerie des redoutes danoises. Mais aucune tentative sérieuse n'a été faite contre les fortifications de Düppel.

Le bombardement de Sonderbourg a cessé le 4 avril après midi; il avait duré 24 heures. D'après une dépêche envoyée d'Ulkebüll au Times, les Prussiens ont jeté 1,500 bombes sur cette petite ville. 50 maisons incendiées, 80 personnes tuées, — il y a des femmes et des enfants parmi les morts, — voilà le résultat obtenu.

D'après les explications données par quelques journaux d'Allemagne, le bombardement de Sonderbourg n'aurait pas été une rigueur inutile, mais une mesure stratégique. Les assiégés auraient compté sur les flammes et la fumée pour occuper une partie de la garnison danoise et pour masquer leurs mouvements. L'opinion publique appréciera cette explication.

La ville est abandonnée. Les habitants ont demandé la permission de se réfugier à Ulkebüll; elle leur a été refusée. Le prince royal est à Thisted, dans l'île de Moroë. Le prince Charles a été sérieusement exposé le 31 mars. Une bombe est tombée à côté de lui et s'est enfoncée profondément dans la terre. Heureusement, elle n'a pas éclaté; les soldats ont détéré le projectile et l'ont offert au prince comme un souvenir du siège de Düppel.

D'après les rapports transmis à Copenhague, les Danois n'ont pas beaucoup souffert. Les soldats sont à l'abri des boulets derrière les

**FEUILLETON.****LE PREMIER SUCCÈS,**

Par M. HYPOLYTE VIOLEAU.

**1. — LE ROSSIGNOL DE SAINT-ÉNORAT.**

La cloche de Saint-Enorat, en Bretagne, tintait l'angelus du matin, et jamais, depuis le 24 mars, déjà vieux de plus de six semaines, soleil de printemps ne s'était levé dans un ciel plus clair. Ranimée encore une fois par la saison vivifiante qui fait sortir en même temps le bourgeon de l'écorce, la fleur du calice, le rayon des nuages, la campagne se dilatait, à son réveil, comme un convalescent délivré enfin des angoisses et des langueurs qui le retenaient captif entre des murs désolés. C'était là, du moins, la pensée d'un jeune homme, d'un convalescent égaré dans les mille détours de la vallée, et dont l'oreille, attentive au cantique de l'airain champêtre, lui demandait une indication que son ignorance du pays et la solitude des chemins qu'il parcourait ne lui per-

mettaient pas de trouver ailleurs. Malheureusement, le dernier son s'éteignit derrière la colline au moment même où le voyageur, tournant de ce côté, découvrit à la fois quatre chemins, dont deux, au moins, et peut-être trois, pouvaient être celui qu'il cherchait.

Que décider? Marcher de nouveau à l'aventure ou se reposer un moment sur les marches d'un calvaire mutilé, dans l'espoir qu'un heureux hasard amènerait là quelque passant mieux instruit? Ce dernier parti l'emporta. D'ailleurs, le voyageur n'était pas tellement pressé d'arriver qu'il ne prit plaisir à prolonger un peu sa première promenade après de longues et cruelles souffrances. Il renaissait avec la nature, avec la verdure des prés et des champs, la limpidité des eaux courantes, les senteurs des buissons fleuris, les bourdonnements d'abeilles, les chansons d'oiseaux. Le bruit de la cloche ne s'entendait plus; mais assis au pied de la croix du carrefour, sur une pierre couverte de mousse, quelle harmonie encore dans les jeux du vent inclinant les branches, et la poursuite des ruisseaux bondissant entre les rochers, qui semblent ne les entraver au passage que pour leur donner un murmure à la fois plus vif et plus doux! Lucien de Mony (c'était le nom du jeune

homme) écoutait parler son cœur avec les eaux, le feuillage, les voix ailées sortant de tous les buissons, traversant l'air, se répondant l'une à l'autre de la touffe d'herbe à la cime du plus grand arbre, et les chants et les murmures se confondaient dans sa rêverie pour répéter ensemble un hymne toujours le même et toujours charmant: Santé, joie, espérance, bonheur de vivre.

Lucien attendait donc sans trop d'impatience les renseignements nécessaires pour continuer sa route, lorsque tout à coup, dans un bois de noisetiers, dont le talus très-élevé cachait l'intérieur, les sons les plus mélodieux de la voix humaine s'élevèrent comme par enchantement. Ce n'était pas un homme qui chantait: l'accent avait trop de douceur; mais était-ce une femme? était-ce un enfant? Lucien ne pouvait le dire. Enfant ou femme, le chanteur ou la chanteuse empruntait les paroles de la liturgie pour féliciter la Reine du ciel sur la résurrection de son divin Fils, et le joyeux alleluia, cri d'allégresse et d'amour, montait vers la nue avec des modulations d'une pureté, d'une suavité incomparables. Le front dans les mains, la poitrine oppressée, les yeux pleins de larmes, le voyageur éprouvait une fois de plus que notre cœur ne peut goûter la plénitude d'un

sentiment élevé comme l'admiration, sans que la faiblesse de nos organes se trahisse par des défaillances et par des pleurs. Il est de foi que la partie matérielle de notre être sera transfigurée dans la félicité éternelle: il le faut bien. Tels qu'ils sont aujourd'hui, nos yeux affaiblis, nos oreilles troublées s'épouvanteraient des merveilles célestes. Dépouillés de notre sauvegarde, la primitive innocence, nous sentons, comme autrefois les Israélites, que la vue, que la parole directe de Celui qui est, au lieu d'être pour nous un élément de vie, nous donnera la mort.

Sous l'empire de cette indicible émotion qu'il faut avoir éprouvée à son heure pour la comprendre, Lucien laissa s'évanouir au milieu d'un chœur de loriots, de rouges-gorges, de pinsons, de fauvettes, la dernière note du Regina cœli, avant de songer à profiter de la circonstance pour sortir de l'embarras dans lequel il se trouvait. Ce fut même avec hésitation et presque à regret qu'il se décida, le chant terminé, à pénétrer dans le bois où sa jeunesse enthousiaste s'attendait à voir un être surnaturel. A coup sûr, l'apparition de l'Ange Raphaël, envoyé de là-haut pour le remettre dans son chemin, n'aurait ajouté que bien peu à son ravissement et à sa sur-

épaulements. Les projectiles atteignent peu de monde. La garnison est bien pourvue de vivres. Les approvisionnements ont manqué à l'armée prussienne. La cavalerie surtout souffre de la rareté des fourrages.

Les Prussiens construisent des batteries sur les côtes du Sleswig pour canonner les bâtiments danois.

Les Prussiens travaillent à établir leur seconde parallèle. Une dépêche datée du quartier général de Gravestein annonce que les avant-postes danois ont été repoussés et que les assiégés se sont logés à 250 pas en avant de la première parallèle.

C'est le 4<sup>e</sup> régiment de la garde royale prussienne qui, dans l'exécution de ce mouvement, a appuyé les sapeurs du génie. D'après les rapports prussiens, l'infanterie a eu 16 hommes blessés. Deux sapeurs ont reçu des blessures. Pas un homme n'a été tué. Les Prussiens ont fait 28 prisonniers.

Il y a presque tous les jours des petits combats d'avant-postes entre les tirailleurs. Les chasseurs prussiens sont armés d'excellentes carabines dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Les Danois n'ont pas de corps spéciaux qui soient pourvus d'armes de précision. En revanche, leurs canonniers se perfectionnent; les correspondances des journaux allemands disent que le tir des batteries de Düppel a acquis une plus grande justesse depuis le commencement du siège.

Les batteries qui ont bombardé les redoutes et Sunderbourg, pendant la journée du 4, comprenaient 156 pièces de divers calibres.

Les Prussiens avaient installé une ambulance dans l'église de Düppel. Un parlementaire danois est venu les inviter à retirer leurs blessés, parce que les redoutes allaient tirer du côté de l'église.

Après le transport des blessés, le feu recommença. Les Prussiens ont tiré 3,000 coups en 24 heures. La moitié des projectiles est tombée sur Sunderbourg. Les assiégés ont riposté faiblement. Leur plus forte redoute, le n° 6, sur laquelle se concentre le feu des pièces de gros calibre, n'a tiré qu'un petit nombre de coups isolés.

Malgré la pluie de projectiles qui tombe sur elles, les fortifications ne sont pas très-endommagées. Les Prussiens ont maintenant leurs batteries à 1,400 mètres. Ils peuvent parfaitement juger de l'effet produit par leur tir, et se convaincre du peu de résultat qu'ils ont obtenu.

C'est probablement pour cela qu'ils se proposent de tourner la position, comme nous l'avons expliqué dans un de nos derniers bulletins.

Les Danois traitent leurs prisonniers avec beaucoup d'humanité. Une communication officielle du ministre de la guerre aux journaux de Copenhague donne les détails suivants : Les prisonniers sont logés dans la citadelle de

Frederickshavn, à côté de la ville. On leur alloue un soldat proportionnée à leur grade. Les capitaines ont 5 fr. 75 par jour, les lieutenants 2 fr., les sous-officiers 1 fr. 5 c., les simples soldats 70 c. On leur fournit gratuitement les habits et le linge dont ils ont besoin. Ils sont traités absolument comme les militaires danois.

Pendant le jour, ils occupent des salles vastes et aérées, meublées de tables et de bancs. Leurs quartiers sont chauffés, et le soir on les éclaire. Ils ont deux heures de promenade chaque jour. On leur fournit des cartes, des échecs, des dominos pour occuper leurs loisirs. On met à leur disposition des livres et des journaux. Ceux qui sont catholiques vont entendre la messe à l'église : ceux qui appartiennent au culte réformé reçoivent la visite des ministres de leur religion, qui leur apportent des livres et viennent les entretenir.

Les escarmouches se succèdent dans le Jutland. Les Prussiens n'ont pas toujours l'avantage dans cette guerre de surprises. Peu s'en est fallu que leurs avant-postes ne fussent surpris, dans la nuit du 31 mars, aux environs de Horsens.

Un détachement d'infanterie danoise s'était blotti dans des charrettes et caché sous la paille. Une patrouille de hussards examina les voitures et fut assailli par un feu de peloton qui lui tua deux hommes. Mais le reste s'enfuit au galop et donna l'alarme.

Défense est faite aux pêcheurs danois de s'aventurer dans le fiord de Veile, sous peine de voir leurs barques coulées. Les alliés craignent que les pêcheurs n'aillent donner des renseignements aux navires de l'escadre danoise.

Deux régiments de hussards prussiens et une brigade de la garde royale sont cantonnés entre Kolding, Fredericia et Veile. Ils sont venus renforcer les Autrichiens. On s'attend à une prochaine rencontre.

Une frégate à vapeur et une frégate à voiles sont entrées dans la baie de Kiel. La forteresse de Frederichsort leur a envoyé quelques boulets. Les deux navires se sont retirés. On a entendu depuis une vive canonnade du côté de l'île Fehmann. On suppose que les bâtiments danois canonnaient les batteries de la côte.

A Stralsund, le prince Albert, amiral de la flotte prussienne, a fait une reconnaissance à la tête de la 2<sup>e</sup> division des canonnières. S. A. montait la canonnière *Fuchs*.

L'amiral s'est avancé en mer, à environ 800 mètres de Dornbusch. Il a aperçu une frégate danoise de 44 canons, devant laquelle les canonnières se sont prudemment retirées. La mer était d'ailleurs trop houleuse pour permettre à des bâtiments d'un faible tonnage d'entamer une lutte avec un navire de grande dimension. (Pays).

Les lettres de Stockholm disent que le roi de Suède a quitté Christiania le 1<sup>er</sup> avril, après avoir clos le storting la veille. Le storting était au complet; il se composait de cent onze membres. Le vote de cette assemblée a eu lieu le 29 mars; les débats sur la proposition gouvernementale ont duré seulement un jour. L'autorisation d'employer la flotte a été donnée par 109 voix contre 2; les crédits demandés ont été votés à l'unanimité.

Les lettres du Schleswig annoncent que les contributions imposées à Horsens se sont élevées en douze jours à 70,000 écus (210,000 francs) en nature, et à 50,000 écus (150,000 francs) en espèces.

Les mouvements des troupes autrichiennes, russes et turques, du côté des Principautés, se continuent sur une grande échelle.

On assure qu'un corps de soixante mille Turcs serait concentré entre Chumla et Widdin. Le prince Couza, en présence de ces démonstrations, aurait donné l'ordre au colonel Donka d'interner de gré ou de force trois cents Polonais qui n'attendaient qu'un signal pour aller se joindre à l'insurrection.

Pour les articles non signés : P. GODET.

## Nouvelles Diverses.

On lit dans le *Moniteur* :

D'après des nouvelles reçues de Miramar, S. A. I. l'archiduc Maximilien recevra la députation mexicaine samedi prochain, et partira le dimanche suivant pour le Mexique.

— Le journal la *France* nous a fait connaître que, dans les sphères officielles, il était question de demander à M. Renan sa démission de professeur d'hébreu au collège de France; la *France* ajoutait que M. Duruy était opposé à cette mesure. Cette petite note en disait évidemment plus qu'il ne paraissait et révèle des dissidences entre M. Duruy et ses collègues, au sujet de M. Renan. On raconte qu'à la suite de la discussion du Sénat, dans laquelle le cardinal de Bonnechose a pris la parole, M. Rouher et la majorité de ses collègues auraient été d'avis que l'Etat ne devait plus accepter la responsabilité de la position de l'auteur de la *Vie de Jésus*, comme fonctionnaire public chargé de l'enseignement de la jeunesse. Le prince Napoléon serait intervenu très-chaleureusement pour conserver au moins à M. Renan, son titre officiel et son traitement de professeur; enfin, M. Duruy aurait menacé de donner sa démission si M. Renan ne conservait pas sa chaire. L'Empereur aurait mis fin à toutes ces dissidences en refusant de recevoir la démission de M. Duruy : « Je suis content de vos services; j'espère que nous resterons longtemps ensemble et toujours bons amis. » Quoique ce récit soit assez accré-

dité dans les cercles officiels, nous le reproduisons sous toutes réserves. (Union de l'Ouest)

— C'est à tort, lisons-nous dans l'agence Havas, qu'on persiste à dire que des députés graves continueraient d'agiter le département de l'Hérault. Des nouvelles directes nous permettent de considérer les derniers renseignements publiés comme empreints d'une exagération extrême. Depuis la journée du 2 mars, l'émotion populaire ne s'est manifestée par aucune démonstration turbulente.

— On écrit de Rome que l'ex-reine Marie Naples se rend en Bavière. La cause de son voyage est-elle la même que celle qui déterminera son départ de Rome, il y a un peu plus d'un an, ou se rapporte-t-elle à la mort du roi Maximilien de Bavière? C'est ce que le correspondant nous laisse ignorer.

— La *Gazette de Lausanne* annonce qu'on crée, dans la ville de Neuchâtel, un cercle des travailleurs, destiné aux ouvriers artisans avec salle de conversation, de lecture, bibliothèque, journaux, etc. C'est un essai dessein en partie à lutter contre les mauvaises influences de la boisson, et surtout contre l'usage de l'eau-de-vie, poison qui fait tant de ravages.

— Voici encore un extrait des 60,000 guérisons opérées par la délicieuse *Revalesscière* de Barry après que toute médication avait échoué. N° 49,842 : M<sup>me</sup> Marie Joly, de Norfolk, 50 ans de constipation, indigestions, des nerfs, asthme, toux, flatulences, spasmes et nausées. N° 56,418 : le docteur Minster, de crampes, spasmes, mauvaise digestion et vomissements journaliers. — N° 31,328 : M. W. Patchin, d'hémorrhoides. — N° 46,270 : M. Roberts, d'une consommation pulmonaire, avec vomissements, constipation et surdité de 30 années. — MAISON DU BARRY, 26, PLACE VENDÔME, PARIS; 77, REGENT STREET, LONDRES; 12, RUE DE L'EMPEREUR, BRUXELLES. — En boîtes de 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 2 kil., 16 fr.; 6 kil., 52 fr.; 12 kil., 60 fr. Contre bon de poste. — Dépôt à Saumur, chez MM. A. PTE fils, droguiste; DAMICOURT, pharmacien; PASQUIER, pharm.; COMMON, rue St-Jean, 25; PERDRIAU, place de la Bilange, et les premiers Pharmaciens, Epiciers et Confiseurs dans toutes les villes.

## PETITE CHRONIQUE.

Il est une gazette qui survivra à toutes les autres : c'est celle qui est éditée par tout le monde et qu'on appelle ou *cancans* ou *commérages*, ou *on-dit*.

Le peuple français n'aime pas lire, il aime bien la reconnaître, et la France, le pays de Voltaire, de Molière, de Descartes, marie à l'arrière-garde de l'Europe.

En France, on préfère la causerie ou la blague. Aussitôt qu'une femme peut abandonner son ménage, elle va bavarder chez la voisine.

prise. Pour l'étonner maintenant, pour confondre toutes ses idées, il eût fallu, non pas un messager du ciel caché sous les noisetiers, mais un enfant grossier ou une femme vulgaire.

Tournant autour du talus garni de houx, de prunelliers et de hautes fougères, le jeune homme vit bientôt un échaliier qui donnait accès dans le bois. Ce bois descendait en pente assez rapide vers une petite rivière non navigable, et sur les bords de laquelle de nombreuses touffes de narcisses et de jonquilles mêlaient leur couleur dorée à la blancheur des marguerites, à l'azur des pervenches, au carmin des bruyères qui, de toutes parts, émaillaient le vert nuancé du gazon. Eclairée par les premiers feux du soleil et mouillée encore de la rosée matinale, chacune de ces fleurs, qu'un vent léger caressait, montrait à l'œil ébloui son rubis, sa topaze ou son émeraude. Là, devant l'eau courante, et à l'ombre des noisetiers les plus élevés et les plus chargés de branches, un jeune garçon d'environ douze ans se tenait assis sur le tronc d'un vieux chêne renversé. Il portait un pantalon d'étoffe commune et une blouse de couleur grise serrée autour de sa taille par une ceinture de cuir. Sa tête inclinée était couverte de cheveux noirs qui tombaient en boucles sur son cou.

Penché en avant, et dans une attitude recueillie, il paraissait donner toute son attention à quelques brins d'herbe posés sur ses genoux. Un épagneul noir de très-petite race était couché à ses pieds.

Au bruit des pas de l'étranger, le chien aboya. Sans tourner la tête vers celui qui s'approchait, l'enfant imposa silence à son vigilant ami. Celui-ci n'obéit qu'à regret. Un sourd grondement annonçait que, sans le cordon attaché à son collier et que retenait la main de son jeune maître, il se fût élancé en agresseur à la rencontre de l'inconnu. Ce chien n'était pas né confiant : en toute circonstance, il tenait pour suspect l'homme qu'il voyait pour la première fois, et plus d'un moraliste chagrin vous dira qu'il avait raison.

Aujourd'hui pourtant il avait tort. Lucien de Mony méritait l'estime et l'affection de tous, y compris les épagneuls.

— Allons, Fidèle! allons! répéta le jeune garçon avec un timbre de voix dont la mélodie allait droit au cœur, pourquoi gronder? Assurément personne ne voudrait nous faire du mal.

— Ce ne serait toujours pas moi, répondit doucement le voyageur : j'étais là, bien près de vous, attendant quelqu'un pour m'indiquer la route Saint-

Enorat. Vous avez chanté, et je suis venu vous demander lequel de ces chemins je dois prendre?

L'enfant sourit, et se levant aussitôt :

— Il m'est plus facile de vous conduire, monsieur, que de vous donner des indications assez claires pour vous diriger. J'ai, pour me reconnaître dans ces chemins qui se croisent à chaque instant, des moyens qui ne pourraient vous servir. Je suis aveugle.

Une exclamation de surprise et de pitié s'échappa des lèvres de Lucien. L'enfant continua :

— C'est un grand malheur, en effet; j'ai vécu longtemps sans le savoir, mais à présent je le comprends bien.

Il avait vécu longtemps, disait-il, et il n'avait pas encore achevé sa douzième année! La durée des heures n'est plus la même, sans doute, pour qui ne compte que des nuits dans son existence.

Le jeune homme, l'enfant et le chien s'étaient mis en marche. L'aveugle avançait sans la moindre hésitation.

— Ces chemins, dit-il, me sont très-familiers. Avant l'arrivée de Mlle Ploubère, je n'avais personne pour m'enseigner la musique, et les der-

niers printemps, tous les soirs, je venais là où vous m'avez trouvé écouter les rossignols. J'étudiais ainsi à ma manière, apprenant à chanter comme les oiseaux du bon Dieu.

— Et les rossignols ont été pour vous d'excellentes maîtres! s'écria M. de Mony avec une chaleur qui ressemblait en rien à la banalité des éloges de salons.

L'enfant rougit de plaisir. Artiste (il l'était doublement, car il avait en lui la voix d'un musicien et l'âme d'un poète), l'aveugle était très-sensible à l'admiration qu'il excitait.

— Je viens rarement ici le matin, reprit le jeune garçon, mais ce soir je dois chanter au salut; et j'ai voulu, à l'insu de ma sœur et de Mlle Ploubère, essayer des modulations qui me sont venues dans un rêve. Je rêve beaucoup, la nuit comme le jour, et alors je me réjouirais presque de mon infirmité tant je vois de merveilleuses choses. Par exemple, on me dit que les rossignols, dont nous parlions tout à l'heure, sont des oiseaux sans beauté et de couleur sombre. Ce n'est pas ainsi qu'ils m'apparaissent. La variété de leurs chants, je la retrouve dans leur plumage nuancé de couleurs dont j'ignore les noms, mais qui sont éblouissantes.

la génération actuelle n'a plus qu'un mot : Amusons-nous et médions de notre prochain.

« Une demoiselle *charmante* de nos environs se plaignait dernièrement à une de ses amies de la jalousie dont elle était l'objet de la part de deux *jeunes lionceaux*.

— Comprends-tu, ajoutait-elle, qu'il me faille rendre compte de ma conduite ?.. Enfin je ne vois pas de différence entre ces jeunes gens et mes pantouffles.

— Pourquoi? demanda sa compagne.  
— Parce qu'ils sont faits pour m'épier (*mes pieds*). »

Nous excusons parfaitement le *pourquoi* de la compagne; elle ne devait pas s'attendre à celle-là.

Et puis, qui sait, ils sont peut-être *truffés*!

Voici un autre mot qui nous est rapporté comme authentique, et qui ne manque pas d'à-propos, nous affirme-t-on.

Dans un bourg des environs, on avait affiché à la porte de la Maison-Commune un arrêté de police qui se terminait ainsi : « Pour le maire en *péché*, l'adjoint. »

Une jeune actrice, on nous dit qu'elle a fait partie de notre troupe, écrivait un jour à une de ses amies la phrase suivante :

« Oh siel ! ils disent que je ne mets pas l'orthographe !

— Tu ne la mets pas toujours, répondit l'amie, mais tu mets l'*s en ciel*. »

On nous communique l'opinion d'un coiffeur de notre ville sur les affaires du Danemark; nous la donnons à nos lecteurs sans y changer un iota :

« Les Autrichiens ! *des perruques* ! Ils espéraient que le Danemark manquerait de *toupet* au moment de se prendre aux *cheveux* et tâcherait d'éviter un *coup de peigne*; mais nous sommes là le fer à la main; nous ne laisserons pas *raser* les Danois, et l'Autriche, après avoir reçu un *savon* et un *coup de brosse*, pourrait bien *friser* sa ruine. »

## Chronique Locale.

M. Louvet, maire de Saumur et député de cet arrondissement, vient d'être nommé membre et président de la commission du Corps-Législatif, chargée d'examiner le projet de loi portant organisation de l'enseignement secondaire spécial.

Un commencement d'incendie dont les conséquences pouvaient être des plus graves s'est déclaré mercredi soir, à Nantes, chez M. Guillon, droguiste, rue de la Poissonnerie, 9, dans les circonstances suivantes :

A sept heures et demie, une personne se présentait, demandant pour quinze centimes de benzine. La bouteille qui sert pour la vente au détail se trouvant vide, l'un des garçons de

magasin, le nommé Jean Lépine, se munit d'une lanterne et descendit à la cave pour la remplir. La trappe de cette cave ouvre dans le magasin même, et la communication se fait au moyen d'une échelle de bois.

La provision de benzine est renfermée chez M. Guillon dans une bombonne ou tourie à bonde, d'une contenance de 60 à 75 litres. Le garçon, en remplissant sa bouteille, laissa tomber sur la lanterne quelques gouttes de ce liquide qui, en raison de sa légèreté, se verse très-difficilement. La benzine s'enflamma immédiatement, communiquant le feu au flacon, puis à la bombonne, dont Lépine eût cependant la présence d'esprit de fermer la bonde. Cette opération ne s'accomplit pas sans qu'il eût la barbe et les mains brûlées; il cria au feu! et chercha à remonter de la cave; mais dès ce moment la flamme et la fumée étaient tellement intenses, que ses camarades du magasin eurent toutes les peines du monde à l'en retirer.

L'alarme donnée, les voisins accoururent. On essaya d'éteindre le feu en jetant de l'eau et en interceptant, à l'aide de linges mouillés, l'air qui l'alimentait; l'eau n'a pas d'action sur la benzine, qui y brûle parfaitement, et les flammes sortaient par les soupiraux. L'incendie continuait de plus en plus ardent, et la cave voûtée répandait une chaleur telle, que les pieds la ressentaient sur le plancher et jusque sur le seuil du magasin.

Un désastre était à craindre, quand M. Moride, dont la pharmacie est voisine, eut l'heureuse inspiration de répandre dans la cave un seau d'ammoniaque. La flamme s'éteignit comme par enchantement. Toutes les issues furent bouchées avec du fumier, et M. Chénantais, commandant du bataillon des sapeurs-pompiers, accouru sur les lieux au premier éveil, fit continuer de temps à autre l'injection d'ammoniaque, tout en disposant ses pompes pour le cas de besoin. A dix heures, il n'y avait plus aucune apparence de danger, et chacun se retirait, rassuré sur les suites de ce sinistre.

Il nous suffira de dire, pour donner une idée de ce qu'elles auraient pu être, que les magasins de M. Guillon ne sont remplis que de matières inflammables, telles que goudron, essence, benzine, pétrole et huiles végétales de toutes sortes. Si le feu avait atteint ces substances, une partie du quartier brûlait infailliblement, car il eût été impossible de préserver entièrement les rues de la Blérierie et de la Poissonnerie.

Les dégâts ne sont évalués qu'à la somme d'environ 200 fr.

C'est la première fois, à notre connaissance, que l'ammoniaque est employé pour l'extinction d'incendies causés par la benzine ou le pétrole, qui sont très-communs aujourd'hui. L'expérience prouve qu'en pareille occurrence il pourra en être fait usage avec succès, toutes

les fois que le feu se produira dans un endroit confiné.

Jeudi matin, lorsqu'on a pénétré dans la cave pour se rendre compte des dommages, on a trouvé renversée et vide la tourie qui contenait la benzine. La flamme avait léché les parois d'un grand bassin en cuivre, et plein d'une énorme quantité d'essence de térébentine; elle avait charbonné le bois et fondu le couvercle en plomb.

La benzine, ainsi que nous l'avons dit, est un corps qui brûle sur l'eau, comme l'essence de térébentine. C'est avec la benzine que Niepce de Saint-Victor fit une expérience sur les bassins des Tuileries, qu'il enflamma comme un punch. (*Phare de la Loire.*)

On lit dans le *Journal du Loiret* :

« Samedi dernier, M. de Pibrac descendait au fond de l'un des puits qui se sont ouverts dans les tranchées de Saint-Euverte. Pour compléter le travail qui lui était confié, il avait besoin de savoir si ces puits n'étaient pas des sépultures celtiques, et si les souterrains auxquels ils donnaient accès n'étaient pas eux-mêmes des chambres funéraires gallo-romaines ayant quelque analogie avec les cellules signalées en 1803 et 1805 au-dessous des caves du couvent de Saint-Euverte.

« Le puits qu'explorait M. de Pibrac a quarante pieds de profondeur. Au bas, l'explorateur avait fait pratiquer le matin une ouverture de 50 centimètres carrés, qui devait lui permettre d'entrer dans le souterrain auquel ce puits donnait accès. Après s'être introduit par ce passage dans un caveau presque rempli par l'éboulement des voûtes, il avança vers le sud en marchant sur les mains et sur les genoux jusqu'à une distance d'environ 15 mètres. Il était alors sous la chapelle neuve de Saint-Euverte. Là les décombres rétrécissant de plus en plus le passage l'empêchaient d'avancer. Notre archéologue, déposant alors sa lumière et la corde de secours qu'il tenait à la main, se met en devoir de se frayer un chemin à l'aide d'une petite pioche dont il s'était muni; mais bientôt la flamme de sa bougie pâlit et s'éteint. L'air lui manquait. En vain veut-il rallumer sa bougie et retrouver la corde d'alarme qui correspondait en dehors; il ne lui reste plus d'autre ressource que de retourner sur ses pas; mais il suffoquait lui-même sous ces voûtes qui ne présentent qu'un mètre 20 centimètres de hauteur. Un violent mal de cœur s'empare de lui, et malgré les nausées qu'il lui occasionne, il peut encore se traîner dans la direction de la pente par laquelle il était entré et qu'il ne voyait plus. Puis il jeta un cri et tomba évanoui. Heureusement il était près de cette ouverture, où l'attendait l'ouvrier qui était descendu avec lui. Cet homme, inquiet de ne plus entendre M. de Pibrac et de ne pas sentir remuer la corde d'alarme qu'il tenait à la main, s'était

engagé dans le passage qu'il bouchait avec son corps pour essayer d'entendre quelque bruit. Dans cette position il interceptait le seul courant d'air qui existait entre le souterrain et le puits, et avait été la cause involontaire de l'asphyxie de notre archéologue. Enfin cet ouvrier, qui est presque sourd, entendit heureusement ce dernier cri de M. de Pibrac. Il lui saisit le bras, le tira par le trou hors du souterrain, et le déposa au fond du puits, où il reçut les premiers secours; lorsqu'il eût repris ses sens, et qu'il fut possible de le remonter au haut du puits, on le transporta au bureau de l'octroi, où il acheva de se remettre de la secousse qu'il venait d'éprouver.

« Il n'est resté à M. de Pibrac que quelques contusions à la tête et la fatigue qui suit presque toujours une violente commotion. »

## AVIS ADMINISTRATIF.

CHIENS — RÔLE DE 1864.

Le Maire de la ville de Saumur prévient ses administrés, que le rôle relatif à la taxe municipale sur les chiens, rendu exécutoire par arrêté de M. le Préfet du 15 mars 1864, est déposé entre les mains de M. Pineau, receveur municipal, rue des Payens, pour en faire le recouvrement.

Tout contribuable doit acquitter les sommes pour lesquelles il est porté à ce rôle, sauf à faire sa réclamation par écrit à la Sous-Préfecture de Saumur, pendant trois mois à partir de ce jour, s'il y a lieu.

Pour aucun prétexte, même en cas de réclamation, le paiement des termes échus et à échoir ne pourra être retardé.

Hôtel de la Mairie de Saumur, le 6 avril 1864.

Le Maire, CHEDEAU, adjoint.

Pour chronique locale et nouvelles diverses : P. GODET.

## Dernières Nouvelles.

On lit dans la *Gazette de Munich* :

« Le représentant de la Diète à la conférence devra avoir pour instruction de demander la reconnaissance du duc d'Augustenbourg; il devra participer à la conférence, seulement sous la réserve expresse de l'assentiment du souverain légitime des duchés et des Etats au résultat de la conférence. »

La *Epoca*, de Madrid, dit que les mazziniens sont partis des principales villes de l'Italie pour venir révolutionner l'Espagne et le Portugal. Le point de ralliement est Gibraltar.

Copenhague, 8 avril. — Hier le bombardement de Sonderbourg a continué sans résultat important.

Pour les dernières nouvelles : P. GODET.

P. GODET, propriétaire-gérant.

— Ce sont des consolations, murmura le voyageur.

— Oui, monsieur, et j'en ai d'autres meilleures que celles-là. J'excite autour de moi un intérêt qui souvent m'a fait pleurer de reconnaissance. Depuis quelque temps, je chante fréquemment à l'église; eh bien! dès les premières notes, c'est une attention, un silence!... et puis, l'office terminé, quand nous sortons, ma sœur et moi, on nous entoure, et c'est à qui me dira un mot d'amitié. Si j'étais un enfant comme les autres, on m'écouterait peut-être encore, mais on ne me parlerait pas avec cet accent ému qui me touche si profondément. J'imagine en outre que la sainte Vierge et son divin Fils s'occupent plus particulièrement de moi à cause de mon infirmité. Vous savez combien notre Sauveur était compatissant, combien il recherchait les affligés et les malades pour les consoler et pour les guérir. Remonté au ciel, il n'a pu changer; aussi, quand je suis là, à genoux, tout en feu et en larmes devant l'autel, je crois qu'il me regarde avec plaisir; je crois l'entendre dire à sa mère : Tiens, c'est le petit aveugle de Saint-Enorat qui prie et qui chante! Pauvre cher enfant.

L'étranger, sans répondre, prit les deux mains de

son guide et les serra dans les siennes.

— Que vous disais-je? continua l'aveugle, vous aussi, vous m'aimez déjà!

Et qui ne l'eût aimé? Au prestige d'un incomparable talent, le Rossignol de Saint-Enorat joignait l'intérêt du malheur, la faiblesse de l'âge et le charme qui s'attache à ces natures expansives et bonnes, ayant toujours sur les lèvres les vrais sentiments de leur âme confiante. Lucien ne craignit pas de se montrer indiscret en demandant à l'enfant son nom et la position que sa famille occupait dans le village.

La réponse fut prononcée d'un ton plus bas.

— La famille est dispersée, monsieur, moitié à Saint-Enorat, moitié à trente lieues dans la Cornouaille. Notre père, Pierre de Rosmadec, est mort enseigne de vaisseau quand je n'avais encore que quelques mois. Il nous laissait sans aucune ressource, et ma mère eut beaucoup à souffrir pour élever ses trois enfants. Nous avons grandi, le pain est devenu cher, et le petit bureau de poste qu'elle avait obtenu ne pouvait suffire. Ma sœur aînée alors passa bien des nuits pour obtenir un brevet d'institutrice. Pauvre Amélie, elle pleurait de joie quand M. Ploubère lui fit savoir qu'on l'appelait ici, et le lendemain elle pleurait de regret en embrassant notre mère et Va-

lentine, ma sœur jumelle. Partageant les charges de la maison, et prenant pour elle le plus pénible, Amélie voulut m'emmener. Qu'il est triste de se séparer faute d'un peu d'argent et d'aller chacun de son côté, cherchant sa vie, presque sans espoir de se réunir un jour! Je n'ai bien compris ces choses que depuis deux ans, et c'est alors que j'ai senti un poids sur mon cœur. Si mes yeux n'étaient point fermés, si j'avais pu me faire marin ou soldat, avec quelle ardeur j'aurais travaillé pour ma mère, pour Amélie et Valentine! Au lieu de cela, il faut me nourrir et m'acheter des habits sans attendre de moi aucun service, aucun bonheur. C'est dur à penser, n'est-il pas vrai? et j'y penserai du matin au soir, si je ne craignais de tomber malade, et d'augmenter ainsi les fatigues et les soucis de ma seconde mère.

Ne sachant trop que répliquer à ces paroles empreintes de tristesse, le voyageur attira l'attention de son compagnon sur la chanson d'une alouette qui, joyeuse, s'élevait des blés verts, et remplissait l'air des éclats de sa voix.

— Je vous disais que je rêvais souvent, reprit l'aveugle; eh bien! je crois savoir ce qui rend l'alouette contente, pourquoi elle s'élève si haut et redescend ensuite en jasant toujours; ce qu'elle dit, enfin, à

ceux qui l'écoutent au coin d'un champ comme vous et moi.

— Voyons, mon jeune rossignol, j'admets pleinement qu'entre vous et votre sœur l'alouette il ne peut y avoir de secret. Expliquez-moi donc ce chant si gai, si vif, si persévérant.

— J'étais assis, l'autre jour, à l'abri d'une haie derrière laquelle des laboureurs causaient de leurs chagrins, et moi-même je me sentais malheureux en les écoutant. Une alouette montait, montait au-dessus de nos têtes, et je vins à me demander pourquoi ce petit oiseau redoublait ses cris de joie à mesure que ma tristesse augmentait. Je demeurai ainsi près d'une heure, revenant sans cesse à la même question, lorsqu'il me sembla avoir compris. Je pensai que l'alouette... mais, pardon, monsieur, vous allez vous moquer de moi.

— Nullement, mon bon ami, continuez. Saint-François-d'Assise, dit-on, entendait fort bien le langage de tous les oiseaux.

TRISTAN SIBOT  
(La suite au prochain numéro.)

